

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMERO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PREMIÈRE PARTIE.

XIV

DES JOLIS COUPS D'ÉPÉE ÉCHANGÉS A LA TAVERNE DE
L'ÉPÉE-DE-BOIS, ETCE QUI S'EN SUIVIT

— Messieurs, je su's le chevalier de Guise.

transporter les cadavres sous le porche de l'église Saint-Eustache et à éponger le sang qui avait souillé le plancher.

Quant à Jacques de Saint-Hyrem, il avait profité de ce que l'attention s'était entièrement concentrée sur ses adversaires pour exécuter sa retraite à petit bruit : pas si adroitement cependant que sa disparition ne fût remarquée par Clair-de-Lune qui le suivit.



Comment, vous le savez ? fit-il en s'arrêtant brusquement et en le regardant en face.

— Monsieur, je me nomme le capitaine Vatan. ce gentilhomme est mon frère, le capitaine Vermeaux, et ce troisième personnage, un de nos amis, le chevalier de l'Arche-Neuve.

— Charmé, messieurs, de me trouver en aussi bonne compagnie Brigard, drôle, du vin ici et du meilleur ?

— A l'instant, monseigneur, à l'instant, je vous demande une minute de répit seulement.

— Hâte-toi ! je n'ai point le temps d'attendre.

En effet, Brigard était occupé avec l'aide de ses garçons, qui avaient consciencieusement retourné les poches des hauts-de-chausses des morts et avaient hérité de leurs bourses, à faire

L'argotier le vit, à quelques pas de la taverne, sauter sur un cheval que son valet lui tenait préparé, et après avoir échangé quelques mots à voix basse avec lui, piquer des deux et partir ventre à terre.

Clair-de-Lune rentra alors dans la taverne.

Vatan, tout en reprenant ses vêtements, avait, sans être aperçu, fouillé les pourpoints de Mestrat et de l'inconnu. il avait subtilement fait passer dans ses poches, avec un sourire goguenard, les quelques papiers qu'il avait trouvés dans ces vêtements et que les valets de maître Brigard avaient dédaignés.

Pour ce qui est du comte du Luc, depuis qu'il avait fourni

à l'inconnu ce terrible coup d'épée qui l'avait tué raide, il était demeuré complètement étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

Le front pâle, l'œil sombre et hagard, il s'était passivement laissé rhabiller par Vatan et l'homme qui l'avait accompagné dans la taverne, et qui n'était autre que Michel Ferré, son valet de chambre.

Il s'était assis machinalement, avait bu et trinqué avec le chevalier de Guise et les autres seigneurs catholiques, sans paraître avoir conscience de ce qu'il faisait.

Un seul mot s'échappait comme un sifflement de serpent de ses lèvres crispées par la honte et la colère.

— Sérao !

— Vive Dieu ! messieurs, dit à voix basse le chevalier de Guise aux autres seigneurs. Voilà un gentilhomme qui me semble avoir une rude rancone ; je plains fort ce pauvre baron de Sérao, si sa mauvaise étoile le ploche sur son chemin.

— C'est sans doute un proche parent de la dame en question ; dit en riant de Chevreuse.

— C'est plutôt un de ses adorateurs ; reprit en ricanant le marquis de la Fare.

En ce moment le comte releva la tête, passa la main sur son front moite de sueur et regardant les assistants comme s'il sortait d'un rêve :

— Pardonnez-moi, messieurs, dit-il ; mon intention n'est nullement de vous incommoder davantage, je vous remercie des preuves de sympathie que vous avez daigné me donner. Veuillez agréer toutes mes excuses pour le trouble que j'ai si mal à propos causé parmi vous.

— Allons donc, mon cavalier, dit gaiement le chevalier de Guise, votre duel a été magnifique ; vos adversaires n'ont eu que ce qu'ils méritaient, il n'est besoin de vous excuser pour si peu, je vous jure.

Le comte s'inclina, prit congé des gentilshommes qui l'entouraient, et se retournant vers Vatan :

— M'accompagnez-vous, capitaine ? lui demanda-t-il, en lui tendant la main avec un pâle sourire.

— Certes, comte, répondit vivement le capitaine, sur ma foi ! je ne vous quitterai pas tant que je ne vous verrai point remis du choc que vous avez reçu.

— Merçi, dit-il, ah ! que ne vous ai-je cru, capitaine, mais peut-être vaut-il mieux que les choses se soient passées ainsi ? ajouta-t-il d'une voix plus basse et comme s'il se fût parlé à lui-même.

— Voyons, comte, faites un effort, renfermez vos souffrances dans votre cœur, soyez homme.

— Vous avez raison, capitaine, oh ! si vous saviez !

— Je sais tout, répondit-il nettement.

— Vous ! s'écria-t-il avec surprise.

— Oui ; mais le lieu est mal choisi, il me semble, pour une conversation confidentielle.

— C'est juste ; sortons donc d'ici au plus vite.

— Sortons je le veux bien ; d'ailleurs, il commence à se faire tard.

Ils quittèrent aussitôt la taverne où Clair-de-Lune demeura, après avoir échangé oreille à oreille ces quelques mots avec le capitaine :

— Le Saint-Hyrem est monté sur un cheval qui l'attendait ; il est parti au galop dans la direction de Notre-Dame.

— Bon ! veille sur lui ; tiens-moi au courant de ses moindres faits et gestes.

— Soyez tranquille ; il ne dira point un mot, ne fera point un pas sans que je le sache.

— Je compte sur toi.

— C'est dit.

Lorsque le comte et le capitaine furent hors de la taverne, Olivier se tourna vers son compagnon.

— De quel côté vous dirigez-vous, capitaine ? lui demanda-t-il.

— Pourquoi cette question, comte ?

— Parce que je me sens trop agité encore pour rentrer tout de suite chez moi, je vous accompagnerai en causant avec vous jusqu'à votre demeure.

— Cela ne nous dérangera guères de votre chemin, dit en riant le capitaine, nous habitons tous deux rue Tiquetonne.

— Bah ! vous plaisantez.

— Nullement. En ai-je l'air ? Je crois même que nous sommes mes proches voisins. A mon arrivée à Paris je suis descendu chez une vieille connaissance à moi qui tient l'hôtellerie de la rue du Licorne.

— Chez maître Grippart, alors ?

— C'est cela même.

— Mais moi aussi j'habite là.

— Jo le sais bien.

— Comment, vous le savez ? fit-il en s'arrêtant brusquement et en le regardant en face.

Tout en causant, ils avaient marché précédés à quelques pas de Michel Ferré, qui leur servait d'avant-garde et tenait à la main une torche allumée, car la nuit était profonde.

— Parfaitement, répondit froidement le capitaine.

— Et quoi ? dit Olivier d'un ton de reproche, nous habitons la même maison depuis je ne sais combien de temps, nous vivons côte à côte, et c'est seulement aujourd'hui, et par hasard, que j'en suis instruit : c'est mal, capitaine !

— Ne me jugez point sans m'entendre ; à votre tour, écoutez-moi, comte.

— Parlez, monsieur.

— Mon cher comte, je suis vieux soldat d'aventure ; la vie a été dure pour moi ; pendant vingt ans, j'ai laissé des lambeaux de ma chair et le plus pur de mon sang sur tous les champs de bataille de l'Europe, sans que la mort qui moissonnait impitoyablement à mes côtés les heureux et les bénis de ce monde, ait daigné se souvenir de moi. Rentré dans ma patrie, je me suis retrouvé seul ; ceux que j'avais connus étaient morts, ou m'avaient oublié, ce qui est pire.

Le malheur rend méchant et égoïste. Trop fier pour étaler au grand jour les plaies encore saignantes de mon cœur meurtri, je me suis concentré en moi-même, décidé à laisser s'agiter autour de moi les vices, les passions humaines et à assister en spectateur, sinon désintéressé, du bien et du mal, cherchant ainsi le repos dans l'oubli, la tranquillité dans l'indifférence. Le hasard nous mit en présence, je ne sais comment il se fit que, malgré la révolution que j'avais prise, je me sentis dès la première minute entraîné vers vous.

— C'est étrange ! murmura le comte, à votre vue j'éprouvai moi aussi le même sentiment.

— Je résolus donc de vous fuir, et cela d'autant plus que je compris que cette sympathie était plus forte parce qu'elle était instinctive ; que bientôt elle se changerait en amitié vraie, profonde. Or, je ne sais ni aimer ni haïr à demi ; pour moi, la haine signifie vengeance implacable ; l'amitié dévouement sans bornes ;

donc j'ous pour parce que je ne voulais plus aimer personne ni m'attacher à un être quel qu'il fût. Je vous le répète, je résolu de vous fuir.

— Et maintenant ? demanda doucement le comte.

— Maintenant, reprit l'aventurier de sa voix railleuse qui, pendant un instant, avait cédé devant l'émotion secrète et réelle qu'il éprouvait, eh ! bien, ma foi ! que vous dirai-je ? comte, la fatalité a été plus forte que moi : elle m'a vaincu ; je vous ai revu, tout est dit.

— Ainsi, vous consentez à accepter mon amitié ?

— Non, je vous impose la mienne, avec tout ce qu'elle traîne de bon ou de mauvais à sa suite. Que voulez-vous, comte, à l'impossible nul n'est tenu ! Il faut à tort ou à raison que je vous aime ; je me laisse faire, vous voudriez m'en empêcher que vous ne réussiriez pas.

— Oh ! n'avez aucune crainte à ce sujet, répondit Olivier. Puisque ma bonne étoile en ce moment surtout, permet que je rencontre un homme de votre trempe sur ma route, je me donnerai de garde de le laisser échapper.

— Tant mieux, si vous pensez ça que vous dites, comte.

— En doutez-vous, capitaine ?

— Nullement, mais je vous avoue que peu m'inporte que vous m'aimiez ou non, je vous laisse libre de me haïr même, si cela vous plaît ; je vous aime, moi, cela me suffit. Cette amitié que je vous impose est encore de l'goïsme, puisqu'elle n'existe, remarquez-le bien, que pour ma satisfaction personnelle.

— Quel singulier homme vous faites, capitaine ?

— Dame ! il faut me prendre comme je suis.

— Pardieu ! c'est ce que je fais ; et pour commencer, notre hourse sera commune, je suis riche et...

— Je vous arrête tout d'abord, comte. halte-là ! si vous plaît ! entre hommes comme nous, l'amitié n'est possible que sur le pied de la plus complète égalité.

— Ce qui veut dire ?

— Ceci, tout simplement ; Vous êtes riche, tant mieux pour vous ; moi je suis riche aussi. Conservons chacun ce que nous possédons sans vouloir en faire part à l'autre.

— Vous êtes riche ?

— Oui ; relativement, bien entendu. Mes désirs sont modestes, je suis revenu de bien des choses, le peu que je possède suffit et au-delà à mes besoins.

— Soit ! je n'insiste pas.

— Tant mieux.

— Mais il est un point sur lequel je ne céderai pas, je vous en avertis.

— Voyons ce point, fit-il en souriant.

— Vous êtes libre de votre personne ?

— Comme les oiseaux du ciel.

— Bon ! s'il en est ainsi nous ne nous quitterons plus.

— J'allais vous le proposer.

— Bien vrai ? fit-il avec un vif sentiment de plaisir.

— Certes !

— Donnez-m'en votre parole ?

— Sur ma foi de gentilhomme ! mais à une condition.

— Laquelle !

— Vous n'aurez point de secrets pour moi.

— Capitaine, notre connaissance s'est faite, elle s'est continué dans des conditions tellement bizarres, qu'elle sort complètement de toutes les règles reçues ; un homme d'honneur n'a pas de secret pour son frère ; vous êtes pour moi l'un et l'autre.

— C'est bien, comte, moi aussi, j'ai votre parole, voici ma main.

— Voici la mienne.

En ce moment, ils atteignirent l'hôtellerie de la chère Licorne.

La gento hôtelière, penchée sur le seuil, regardait avec surprise ses deux locataires, arrivant ainsi côte à côte, et paraissant être dans la meilleure intelligence.

Le capitaine sourit dans sa moustache.

— Bonsoir, Fanchette, mon enfant, lui dit-il gaiement. Est-ce que vous n'avez reçu la visite de personne, ce soir ?

— Si, si ! capitaine ! répondit-elle les larmes aux yeux ; vous êtes notre providence !

— Allons ! voilà que vous allez recommencer ?

— Elle a raison ; je me joindrai à elle, s'il le faut, capitaine ; dit joyeusement l'hôtelier en apparaissant, son éternel écumeur à la main. Ah ! bien, vous pouvez vous flatter d'être bon, vous ! le diable m'emporte si on pourrait trouver votre pareil, par exemple ! Monsieur le comte, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Bonjour, mon brave Grippart, dit Olivier. Ah ça ! que se passe-t-il donc ici ? Je vous vois à tous des mines épanouies ?

— Ah ! monsieur le comte ! si vous saviez ! s'écrièrent les deux époux en joignant les mains.

— Eh bien ! quoi, dignes gens ? reprit le capitaine. Y a-t-il là de quoi tant crier et nous assourdir ? Dans un instant de mauvaise humeur, vous avez chassé votre fils, vous avez compris que vous vous rendiez malheureux à plaisir, vous lui rouvrez vos bras que vous n'auriez jamais dû lui fermer, voilà tout !

— Oh ! voilà tout ! Vous pouvez gronder à votre aise, capitaine, dit l'hôtelière en riant, votre grosse voix ne nous fait pas peur, nous vous connaissons.

— Beau miracle, ma foi !

— Allons, laissez-nous entrer, maître Grippart, vous nous raconterez tout à l'heure comment vous avez reçu ce mauvais garnement.

— En l'embrassant sur les deux joues, mon parrain, s'écria la voix joyeuse de Double-Épée, ce qui nous a rendu bien heureux tous trois.

— Bon ! eh bien, embrasse-moi aussi, Stéphane, mon ami, ça me fera plaisir.

— Et à moi donc ?

Le jeune homme se jeta dans les bras de l'aventurier.

Le comte assistait silencieux à cette scène ; il était en proie à une émotion qu'il n'essayait point de cacher.

— Vous savez que nous tuons le veau gras ce soir ? dit Grippart.

— Je comprends cela, corbier ! L'enfant prodigue n'est-il pas de retour ? Vous soupez avec nous, n'est-ce pas comte ?

Olivier hésita.

— Oh ! si monsieur le comte daignait nous faire cet honneur ?

— Croyez-moi, comte, acceptez ; vous ferez plaisir à ces bonnes gens qui vous aiment, vous respectent ; et, ajouta-t-il d'un ton confidentiel, cela vous empêchera de penser à autre chose ; de tomber dans de certaines idées noires que mieux vaut chasser quant à présent.

— Eh bien, j'accepte de grand cœur ; vous avez raison, capitaine.

On se mit à table.

Le repas fut ce qu'il devait être, c'est-à-dire très-gai.

Vers les deux heures du matin, au moment où le comte et l'aventurier se serrèrent la main sur le palier avant que d'entrer dans leurs chambres respectives :

— J'ai une course importante à faire, dit le comte, vous m'accompagnez ?

— Certainement. Où, et à quelle heure ?

— A quelques lieues d'ici seulement. J'ai audience de Sa Majesté la reine au Louvre, à huit heures. Aussitôt après l'audience, s'il vous plaît ?

— Fort bien ; mais comme nul ne sait, vous moins que tout autres, ce qui peut résulter de cette audience, souvenez-vous de ceci, comte...

— Parlez, ami.

— Je serai avec deux chevaux près du pont-levis sur le rebord même du fossé.

— Soit !

— C'est convenu !

— Je le crois bien.

Ils se serrèrent la main, et tout fut dit.

Comment le comte passa-t-il la nuit ? Nul n'en sut jamais rien.

Au point du jour il sortit calme, reposé, l'œil brillant : en apparence, le plus heureux gentilhomme de France.

Jouait-il un rôle ?

Peut-être !

Le lendemain de ce jour, commencé d'une façon si dramatique, dont la nuit avait été si fertile en événements terribles et joyeux, un peu après sept heures du matin, une grande affluence de gentilshommes de la religion était réunie à l'hôtel du duc de la Force.

Ces gentilshommes, sur le bruit qui avait couru avec une persistance inquiétante, que le roi voulait tenter un coup décisif contre les protestants, s'étaient rassemblés en grand nombre, non-seulement afin de former un imposant cortège à leurs délégués, mais encore pour les défendre au cas où la cour oserait quelque chose contre eux.

Rien de martial et de résolu comme la prestance de ces braves gentilshommes, qui se savaient, de longue date, menacés d'une seconde Saint-Barthélemy ; cependant, froidement, avec conviction, sans arrière-pensée, ils faisaient ainsi loyalement le sacrifice de leur vie, pour des idées qu'ils prétendaient, à tort ou à raison, être les seules bonnes.

Hélas ! hélas ! les divers partis ont toujours eu et auront toujours cette prétention ; mais toujours celui qui triomphe enfin de son adversaire moins fort ou moins avisé gouverne selon les anciens errements, avec des mots vides de sens, dont les synonymes sont d'avance trouvés et jetés à la face du peuple bêlant comme le mouton qu'attend le tondeur.

— Des mots ! des mots ! des mots ! dit Hamlet, prince de Danemarck.

— Alas ! pour Yorick ! !...

En effet, de toutes ces comédies jouées depuis des siècles, « contre » son bénéfice, le peuple qui paye n'est-il pas le bouffon obligé ?

Le duc de la Force essaya d'abord de s'opposer à l'exécution du projet de ses cordigionnaires. Mais lui aussi il était inquiet. Plusieurs avis anonymes lui étaient parvenus, dont le texte se traduisait fatalement par ces deux mots sinistres :

— Prenez garde !

La situation était grave, le cas exceptionnel. Le duc consentit à ce que l'escorte des gentilshommes suivit les députés au Louvre.

Au moment de monter à cheval, il reçut par un exprès arrivant à bride avalée, un billet qu'il ouvrit aussitôt.

Ce billet ne contenait que ces mots :

« Je suis en sûreté à trois lieues de Paris. Je surveille tout. Dans trois jours je serai à mon poste. Qui m'aime me suive. Bon espoir. Tout pour Dieu et la France.

« HENRI DE ROHAN. »

Le duc de la Force tressaillit de joie à la lecture de ce billet, écrivit à la hâte sur une page déchirée des tablettes du duc et qu'il attendait avec une impatience extrême.

Il étendit le bras ; aussitôt un silence complet se fit dans cette foule de gentilshommes qui avaient peine à contenir leurs chevaux et à maintenir leur rangs.

Le duc de la Force donna lecture de la dépêche, lecture qui, disons-le, fut accueillie par les braves les plus frénétiques des assistants.

Tous ces dignes gentilshommes, rassurés désormais sur le salut de leur chef, de l'homme pour lequel ils professaient un dévouement exagéré ressemblant à un culte, se souciaient peu de leur vie ; maintenant ils se sentaient en état de lutter avec avantage contre les forces qu'il plairait au roi de déployer contre eux.

Voici où en était les choses au moment où le duc fit ouvrir les portes de son hôtel et où le cortège défila avec fracas dans la rue.

L'escorte des députés de la religion se composait d'environ cinq cents gentilshommes, les plus résolus du parti, armés en guerre, déterminés à défendre leurs délégués envers et contre tous.

Le peuple, rassemblé devant l'hôtel, s'écarta comme une grande grenade trop mûre, sans la moindre résistance devant le front imposant des cavaliers qui tenaient toute la largeur de la rue.

Il y eut une telle panique dans la foule qui était loin de s'attendre à une si formidable démonstration, que pas un cri n fut poussé pour ou contre.

Les gentilshommes marchant au petit pas afin d'éviter les accidents, mais refoulant le peuple devant eux, atteignirent vers huit heures moins le quart, c'est-à-dire au bout d'une heure, le pont-levis du Louvre.

Les cinq députés avaient, depuis quelques minutes seulement, pris la tête du cortège.

Le duc de la Force allait le premier de tous, à dix pas en avant, calme, fier, résolu, comme un homme qui sait qu'il joue sa tête sur un coup de dé, et cependant ayant fait dans son cœur le sacrifice de sa vie, marche avec cette abnégation et ce dévouement inconnus du vulgaire qui, à certaines époques terribles, font les martyrs ou les héros.

Le pont-levis était baissé ; une double rangée de mousquetaires en gardait les côtés.

Le capitaine commandant cette troupe mit l'épée à la main en apercevant les gentilshommes huguenots et s'avança jusqu'au bout du pont.

— Que voulez-vous et qui êtes-vous ? demanda-t-il en en saluant de l'épée.

— Monsieur le comte de Thémines, répondit le duc de la Force en lui rendant son salut, nous sommes les députés de la

noblesse protestante ; nous avons ce matin audience, à huit heures et demie, de S. M. la reine Marie de Médicis, que Dieu conserve !

— Amen ! répondit le comte. Mais si grande troupe n'entrera point éans. Le Louvre est place de guerre, lorsque Sa Majesté le Roi l'habite.

— Nous ne prétendons point, monsieur le comte, que l'entrée du Louvre nous soit octroyée à tous. Nous demandons seulement passage pour les députés ; tous ces gentilshommes attendront ici notre sortie.

— Ceci me paraît raisonnable, monsieur le duc, répondit le comte de Thémis ; quel est le nombre de ces députés, s'il vous plaît ?

— Ce nombre n'a rien qui vous puisse porter ombrage, comte. Les députés, dont j'ai du reste l'honneur de faire partie, sont au nombre de cinq, pas davantage.

— Peste ! et des meilleurs de la vache à Colas, j'en ferais serment ! répliqua le comte en ricanant.

— Une insulte n'est point une réponse ; dit sévèrement le duc de la Force, sans rien perdre du calme qu'il n'était imposé.

Le comte de Thémis était un parfait gentilhomme, des mieux famés à la cour. Il s'inclina respectueusement sous cette verte réprimande.

— C'est vrai, monseigneur, dit-il, je suis un buffle ; j'ai d'autant plus de tort, en vous parlant ainsi, que j'ai reçu l'ordre de vous recevoir honorablement et de vous introduire aussitôt que vous vous présenteriez. Veuillez donc, je vous prie, accepter mes excuses, c'est tout ce que je puis dire à un homme, aurais-je affaire au grand khan de Moscovie, lui-même.

— Il n'est besoin de vous excuser, mon cher capitaine, répondit gracieusement le duc ; veuillez seulement, je vous prie, nous ouvrir passage.

Le capitaine fit un pas en avant et, se penchant vers le duc :

— Croyez-moi, monsieur de la Force, dit-il à voix basse, vous êtes du bon côté des murailles, restez-y !

— Impossible, monsieur.

— Qui sait ce qui vous attend là-bas ?

— Notre destinée est aux mains de Dieu. Passage, s'il vous plaît ?

— Vous le voulez, monseigneur, j'obéis, mais souvenez-vous que je vous ai donné un bon conseil.

— Je le crois et je vous remercie, comte. Quoi qu'il arrive, vous trouverez toujours un ami en moi.

— Livrez passage, vous autres ! cria le comte, d'un ton bourru, en s'adressant aux mousquetaires qui s'étaient placés sur trois rangs de profondeur en travers du pont-levis.

Sur un geste du duc de la Force, les députés mirent pied à terre, confièrent leurs chevaux aux laquais et se rangèrent derrière leur chef.

Ils traversèrent le pont lentement.

Les mousquetaires passèrent ensuite au pas accéléré, le mousquet sur l'épaule.

Le pont se releva derrière eux.

Les gentilshommes protestants savaient fort bien qu'ils ne seraient point admis dans le Louvre, aussi ils ne se formalisèrent en aucune façon de ce qui arrivait.

Une particularité seule leur sembla singulière et les inquiéta vivement.

Ordinairement le pont-levis du Louvre était baissé le matin

au point du jour et relevé seulement le soir au coucher du soleil ; des factionnaires en gardaient les abords.

Les précautions extraordinaires prises à cause de leurs députés leur inspirèrent d'abord une vive inquiétude, mais ils n'eurent rien paraître ; sans descendre de cheval ils se rapprochèrent du bord du fossé, se massèrent en un seul escadron et attendirent, calmes, silencieux, résolus, sans détourner leurs yeux du sinistre édifice où se jouait en ce moment l'avenir de leur parti ; semblant ne pas entendre en ce moment les hurlements de la foule pressée derrière eux, qui ne leur épargnait ni malédictions ni insultes les plus révoltantes, même les plus obscènes.

En ce moment un cavalier bien armé, monté sur un fort cheval rouan, et en conduisant un second en bride, déboucha au petit trot sur les glacis.

Sans adresser la parole à personne, ce cavalier se plaça à droite des seigneurs protestants, à dix pas environ sur la même ligne ; mit pied à terre, attacha les chevaux à un piquet qui, par hasard, se trouvait là ; puis, avec le plus magnifique sang froid il visita les amorces des pistolets placés dans les fontes des deux chevaux, tout en sifflant une marche hongroise.

Ce devoir accompli, il fit quelques pas en avant, s'arrêta net devant le pont-levis, et croisant philosophiquement les bras sur la poitrine, il attendit, en homme résolu à ne quitter la place sous aucun prétexte.

Les Huguenots avaient du premier coup d'œil deviné que ce gentilhomme était des leurs ; aussi ne lui firent-ils pas la plus légère observation et le laissèrent-ils complètement libre d'agir à sa guise.

Du reste, il ne se trompaient qu'à moitié. Ce gentilhomme était le capitaine Vatan en personne.

Près d'une heure s'écoula.

L'audience était longue.

Enfin un sourd grincement de ferraille se fit entendre.

Le pont-levis se baissa lentement.

Les députés parurent. Ils étaient flanqués à droite, à gauche, en avant et en arrière par les mousquetaires.

Les cinq délégués étaient pâles, sombres ; évidemment ils étaient porteurs de mauvaises nouvelles.

Chacun se rapprocha.

— Eh ! bien ? demanda de Lectoures avec anxiété.

— Moqués, bafoués, traités comme des Croquants ; répondit le duc de la Force d'une voix que l'émotion faisait trembler ; décrétés de prises de corps si, avant une heure, nous n'avons pas quitté la ville.

— Oh ! s'écrièrent les gentilshommes avec colère, nous nous vengerons !

— Pardon, monsieur, dit d'une voix railleuse le comte de Thémis en saluant à la façon de Pantalon, ces glacis ne sont pas, j'imagine, un lieu propice pour un conventicule. Veuillez, je vous prie, vous éloigner au plus vite, sinon je serai contraint de tirer sur vous, ce dont je serai très-mari sur ma parole !

A cette menace brutale, les Huguenots poussèrent des cris de rage que le duc de la Force parvint à grand-peine à modérer.

— Partons, messieurs, dit-il, que ferions-nous ici maintenant. D'ailleurs, ne voyez-vous point que le valet se modèle sur le maître. C'est dans l'ordre : le maître a été insolent, le valet est grossier.

— Merci, monsieur le duc de la Force ; répondit le comte de Thémis avec un ricanement de colère, nous nous retrouverons bientôt, je l'espère !

— C'est mon plus vif désir, monsieur, reprit le duc avec un calme terrible, afin que mes valets de chiens vous traitent ainsi que vous le méritez.

— Sang Dieu ! s'écria le comte en s'emparant du mousquet d'un de ses soldats, c'est trop d'insulte !

Mais, rendant aussitôt l'arme :

— Non ! ajouta-t-il, ce serait un assassinat, Au revoir donc, monsieur le duc.

— Au revoir, comte, et n'oubliez pas le fouet de mes chiens ? reprit le duc, qui était demeuré froid et calme devant le comte de Thémènes.

De son côté, le comte sourit avec mépris, haussa les épaules, se remit à la tête de ses mousquetaires et rentra dans le Louvre, dont le pont-levis fut immédiatement relevé derrière lui.

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

AVIS.

A la demande d'un grand nombre de nos lecteurs, afin de permettre à ceux qui n'ont pas encore payé de gagner les 50 pour cent accordés aux souscripteurs ayant payé dans le cours des trois premiers mois de leur abonnement, nous avons résolu de prolonger le temps jusqu'au 1er juin prochain.

Les personnes qui ont l'habitude de nous payer en timbres de poste seraient bien aimables de nous envoyer (autant que possible) que des timbres de la valeur d'un cent et d'un demi cent.

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE VIII

LES SUITES D'UNE SOIRÉE

L'un de ces placards, remarquable par sa dimension et sa couleur portait en lettres rouges sur un fond noir :

AVIS A LA POLICE

Par ordre du comité central ont été condamnés à mort et exécutés les nommés :

| | |
|---------------------------------|------------------|
| Ivan Petrovitch Sassorof..... | quartelnik. |
| Ivan Ivanovitch Gorief..... | quartelnik. |
| Piotre Matévitch Porosof..... | boutchnik. |
| Alexandre Andrévitch Kiapinski, | espion délateur. |

Seront traités de la même manière tous les gendarmes, policiers, espions ou autres qui oseront attenter aux droits du peuple.

Le Comité central de Saint-Petersbourg.

Une de ces insolentes affiches fut apportée par un agent au colonel des gendarmes.

Artamof la prit et l'examina avec une minutieuse attention ; l'encre d'imprimerie en était encore toute fraîche, évidemment elle sortait de l'imprimerie clandestine.

A tout prix il fallait savoir où se trouvait cette imprimerie.

Le colonel se rendit aussitôt chez le grand-maître de police, dont les plus fins limiers eurent l'ordre de se trouver à 8 heures

du soir, dans une maison désignée, ouvrant d'un côté sur une impasse et de l'autre sur la Sadovnaia.

Le même jour, le général Dreutheln présentait à la signature de l'Empereur, l'ukase suivant qui, le lendemain, était affiché sur tous les murs et paraissait dans tous les journaux de la capitale.

UKASE IMPÉRIAL.

« La fréquence des crimes contre l'État ainsi que les actes d'insoumission et de révolte envers les autorités constituées jointe aux attentats répétés contre la personne des fonctionnaires publics, témoignent clairement de l'existence d'une association secrète, dangereuse, dont les membres, imbus des idées les plus destructives, révolutionnaires et sociales, tendent au renversement de tout ordre gouvernemental.

« Rejetant loin d'eux les nécessités qui découlent de l'ordre social, niant le droit de propriété, la sainteté des liens de famille et la foi même en Dieu, ces criminels, pour atteindre leur but coupable, ne reculent devant aucun moyen, quelque perfide et odieux qu'il puisse être.

« Des forfaits aussi abominables troublant le repos de chacun et menaçant les pouvoirs publics, appellent pour leur punition des mesures de défense extraordinaires. C'est pourquoi nous avons jugé bon de confier à l'avenir aux tribunaux militaires le soin de connaître des crimes de cette nature.

« Nous ordonnons en conséquence que, dans les cas indiqués plus haut, toute personne accusée de rébellion à main armée contre les autorités établies, ou bien d'attentat contre les représentants de la police ou de la force militaire, et en général contre tout agent du pouvoir, pendant l'accomplissement de ses devoirs, alors que les crimes auront été accompagnés d'assassinat, de blessure portée, coups violents ou incendie prémédité, sera poursuivie devant le tribunal militaire, pour être jugée conformément aux lois en temps de guerre, et les coupables punis conformément à l'article 279 du code militaire.

« Le Sénat dirigeant est chargé de l'exécution du présent ukase.

Ce fut le beau Maxime qui, en revenant de la parade, apporta ce document important, dont il fit la lecture à sa sœur. Peut-être en était-il moins diverti qu'il ne feignait de le paraître par jactance, mais Nadiégo en fut réellement charmée.

Dès les premiers mots : « témoigne l'existence d'une association secrète, dangereuse, » elle interrompit le lecteur en s'écriant avec orgueil :

— Ah ! ah ! ils la reconnaissent donc l'existence de la société, ils la regardent comme dangereuse. Enfin, nous sommes quelque chose, Sa Majesté daigne s'inquiéter de nous et songe à nous inquiéter. Bravo, la bataille va s'engager.

— Chut ! fit la comtesse, écoutons.

Maxime continua ; la Sibérienne se taisait, mais trépignait. « C'est pourquoi nous avons jugé bon de confier à l'avenir aux tribunaux militaires... »

— Militaires ! s'écria la comtesse ; que devient donc le jury ?

— Le jury gêne nos ennemis, l'opinion publique se dessine pour nous, s'écria la fougueuse dame de Pique, on nous la retire, je m'y attendais.

— Après le procès de Véra, remarqua le lieutenant en affichant ses moustaches, cela n'a rien de bien étonnant.

— Rien n'étonne dans un pays où le gouvernement substitue son bon plaisir à la justice, ricana Nadiégo ; l'Empereur

compte sur l'attachement aveugle de l'armée, et il nous fait juger par ses chefs; quel dommage, Maxime Mikaclovitch, que vous ne soyez pas encore colonel, vous présideriez le tribunal assemblé pour nous assassiner.

— L'Empereur pourrait se tromper, fit le jeune homme en reprenant sa lecture.

— Jo l'espère bien, dit Fœdora, très-peu rassurée à l'idée de passer en jugement.

— Et moi j'en suis sûre, reprit son amie.

— Quel effet a produit l'ukase dans l'armée, demanda la jeune fille quand la lecture fut terminée ?

— Je n'en sais rien encore, répondit son frère, les soldats l'approuveront nécessairement, mais la partie intelligente et jeune des officiers en sera certainement indignée.

— Sait-on quel est l'inspirateur de cette mesure salutaire ? interrompit Nadiège.

— C'est le général Drentheln qui l'a présentée à Tsarskoe Sélo, à la signature de l'Empereur, mais personne ne doute qu'il ne se soit laissé influencer dans cette affaire par le colonel Artamof.

— C'est ce que je pensais, reprit la Sibérienne ; décidément cet Artamof tient peu à sa peau ou il est bien niais.

— Niais, Artamof ! détrompez-vous, ma chère, répondit Maxime qui venait d'allumer son papiros, le colonel est au contraire très intelligent, et avec lui le parti nihiliste est assuré de n'avoir ni paix ni trêve.

— A moins que le Comité n'y avise, fit la Sibérienne ; enfin, quoi qu'il arrive, la guerre est déclarée : Vive la guerre !

Dans les réunions d'étudiants nihilistes et dans les phalanstères, ce fut, à Pétersbourg, avec des sentiments bien divers que l'on accueillit l'apparition de l'ukase. Si les menaces qu'il contenait effrayèrent quelques timides, elles exaltèrent les illuminés, les femmes surtout, dont les nerfs sont plus impressionnables, et qui, plus facilement surexcitées, se plaisent à braver le danger lorsqu'il n'est pas immédiat. Le nombre des petits chapeaux et des lunettes bleues ne diminua pas d'une manière sensible, au contraire, il augmenta peut-être, de nouvelles recrues comblant aussitôt les vides faits par une prudence que personne ne se gênait pour taxer de lâcheté.

Les assemblées dans les tavernes devinrent plus nombreuses, des pétards furent lancés dans les rues, des placards violemment affichés, peuple et bourgeoisie, que cette agitation amusait sans les effrayer, se firent les complices des perturbateurs, uniquement par cette curiosité malsaine qui, dans tous les temps, a favorisé les émeutes naissantes.

La police commençait cependant à agir ; dans les huit jours qui suivirent, plusieurs phalanstères furent fermés, et nombre d'étudiants et d'étudiantes arrêtés.

Mais la répression était trop modérée pour imposer la crainte ; une nuit passée au poste n'a rien de bien effrayant ; les prétendues victimes de la tyrannie en tiraient gloire, c'était à qui braverait le tyran.

Tout cela menaçait de se terminer comme un jeu ; décidément, malgré l'ukase, le gouvernement ne paraissait pas prendre la chose au sérieux.

Les chefs, qui, en Russie comme partout ailleurs, se cachent en poussant leurs soldats dans la rue, résolurent de forcer la main à la police par une provocation sanglante.

Cependant, comme avant tout il fallait une permission du Comité directeur établi à Genève, le docteur Edward, de l'avis de

ses collègues réunis tout simplement dans sa maison, où ils venaient soi-disant pour passer la soirée, en jouant au wisth, et prendre le plus innocemment du monde une tasse de thé, adopta une résolution héroïque, celle d'engager l'action.

Le bon général Pankratief faisait souvent partie de la réunion, naturellement on ne causait pas devant lui, mais on le faisait causer, et il donnait de précieux renseignements confidentiels, à son charmant oncle Edward, si bien en cause, qui prisait avec une majestueuse ostentation dans une boîte ornée de turquoises, don de Sa Majesté l'Impératrice, et montrait avec affectation un superbe brillant, entouré d'émeraudes, étincelant à l'annulaire de sa main blanche et potelée.

Cette bague, il y ajoutait un prix singulier, elle lui venait de la grande duchesse Hélène.

Le général Drentheln y faisait aussi quelquefois son wisth. Celui-là, on ne l'interrogeait pas, on se contentait de jouer gros jeu avec lui et de causer de la guerre d'Orient, il ne fallait pas éveiller ses soupçons.

Le temps s'écoulait, les réponses du Comité directeur n'étaient pas satisfaisantes, à Londres, à Paris et à Genève, le tour de la Russie n'était pas encore venu.

« Pas de levée de boucliers, écrivait-on, soyez prudents ; faites de la propagande, lancez des brochures, donnez-vous le plaisir de quelques assassinats d'agents de police, mais ne vous pressez pas, votre peuple n'est pas mûr, puis nous ne sommes pas en mesure de vous aider, vous êtes trop loin, et nos affaires sont trop nombreuses ; nous avons trois révolutions en préparation, en Allemagne, en Italie, en Espagne, dont nous avons décidé que les rois seraient assassinés dans le courant de l'année ; nous travaillons à rétablir la commune à Paris, on ne peut pas tout faire à la fois.

Ces nouvelles irritaient les conspirateurs. La correspondance n'aboutissait pas, ce fut alors qu'on prit un parti : aller de l'avant en commençant par quelques escarmouches et l'envoi d'un délégué pour s'entendre avec les frères étrangers.

La police continuait à faire ses innocentes razzias. Un soir deux étudiants, chefs de dizaine, furent mandés au Comité secret réuni à la forge de Vasili-Ostrof ; on pouvait compter sur eux, c'était de jeunes fous, enthousiastes jusqu'au fanatisme. Ils furent admis dans l'enceinte avec toutes les cérémonies d'usage, prêtèrent le serment voulu en présence des membres du Comité, soigneusement masqués, et reçurent ordre de se pourvoir de revolvers chez Aaron, le fournisseur de la secte, mais avec injonction de ne prendre ces armes qu'une heure au plus avant la réunion de l'assemblée chez Tourassof, restaurateur, dans une rue aboutissant d'un côté à la Galernoï, de l'autre aux terrains vagues, en partie occupés par les chantiers du nouvel Amsterdam.

En prenant ces précautions, Nibius avait ses motifs, il soupçonnait le juif et voulait le mettre à l'épreuve.

Les deux chefs de section partirent enchantés, et se hâtèrent de faire leurs convocations, puis au jour et à l'heure fixés, se présentèrent au magasin de la rue Anichikof, où ils montrèrent le billet signé par le Comité, enjoignirent à Aaron de délivrer cinq ou six revolvers avec des munitions.

Le vieil avare souleva quelques difficultés pour la forme, puis finit par faire ce qu'on demandait de lui, après s'être fait largement payer.

C'était justice, son patriotisme l'exposait à de si grands dangers, et il était père de famille.

Fœdora avait été convoquée, elle demanda à Nadiège si elle l'accompagnerait.

— Non, répondit la Sibérienne, nous n'ions ni l'une ni l'autre à cette réunion ou à toute autre de même nature.

Et comme la comtesse se récriait.

— Notre devoir, aujourd'hui, lui dit son amie, est de paraître absolument indifférentes au Nihilisme, c'est le meilleur moyen de le servir, nous ne sommes pas des soldats, nous serons très probablement l'une et l'autre des chefs, or, dans une révolution, celui qui gouverne ne doit pas se montrer. Va prendre le thé chez ton amie Tatiana, fais toi-même, si tu veux, présenter ton prince, à condition toutefois de ne pas l'épouser, ne manque pas un bal, pas une soirée, redeviens aristocrate dans la force du terme, désirant la réforme puisque c'est la mode, mais complètement étrangère à tous les complots, cela ne t'empêchera pas de fournir de l'argent, d'employer ton influence dans les moments critiques, de soulager, s'il le faut, des hommes déterminés, de...

— Mais, c'est une affreuse hypocrisie que tu me conseilles, une vraie lâcheté, s'écria Fœdora rouge d'indignation.

— Ma chère sœur, répondit la Sibérienne avec un calme froid et dédaigneux, pour un conspirateur, mensonge, hypocrisie lâcheté, ne sont que des mots, rien que des mots, une vraie nihiliste ne doit regarder que le but, tout ce qui y conduit est le bien, tout ce qui en éloigne est le mal.

— Mais, cependant, le dévouement à son parti...

— Encore un assemblage de lettres vides d'idées, mais enfin, supposons que ce mot ait le sens que lui prête ton imagination, eh bien ! encore dans ce cas, le plus beau dévouement est de sacrifier ses préjugés, de pousser l'abnégation jusqu'à s'avilir, s'il le faut à ses propres yeux pour le triomphe de son parti, de la liberté et de l'émancipation de tout un peuple, de se faire le martyr obscur et méprisé d'une idée grande, sainte, admirable.

— Tu es effrayante, Nadiège, fit la comtesse avec une sorte de terreur, j'ai peur de toi.

— Je ne suis que logique, je ne crois à rien qu'à la raison ; là où la raison me dit que c'est non seulement une sottise, mais une faute de se compromettre quand il importe de ne pas la faire, je lui obéis. Rentre en toi-même, raisonne, regarde autour de toi. Qui dirige ici la révolution que nous appelons de tous nos vœux ? le Comité, n'est-il pas vrai ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! en connais-tu les membres de ce Comité redoutable et tout-puissant ? Non, ni toi ni personne. Le chef en est peut-être Brentheln, peut-être Artamof, assurément quelqu'un que tu méprises comme un vil flatteur du pouvoir, mais qui se résigne au mépris, à l'obscurité, à la honte, parce qu'il sait que cela est utile, parce qu'il est convaincu que pour faire triompher une révolution, il vaut mieux la diriger du fond de son cabinet que de la commander dans la rue.

Fœdora courba la tête, ne croyant pas à Dieu, elle ne pouvait pas croire à la conscience ; devant l'implacable logique du mal, elle restait désarmée et sans réponse.

Nadiège ne s'en étonna pas ; elle était habituée à triompher des velléités de révolte de son élève devenue son esclave, et, pour la récompenser de sa docilité, elle lui fit entrevoir la possibilité d'une prochaine admission dans le Comité dirigeant.

Il n'en fallait pas davantage pour tourner le pauvre cerveau de la comtesse, qui ne parla plus de sortir.

Bien lui en prit.

À peine les conspirateurs étaient-ils réunis dans la cave du cabaret, au nombre d'une centaine environ, qu'un des étudiants placés en vedette arriva tout effaré, annonçant qu'un détachement

de gendarmes barrait la rue et probablement allait faire irruption dans le restaurant.

Cette nouvelle causa d'abord une sorte de panique, mais Antonovitch qui, en ce moment, prononçait un discours, rassura l'assemblée.

— Nous avons été dévoués, dit-il, cela est évident, mais nos précautions sont prises, la cave où nous nous trouvons a une issue secrète par laquelle, si le danger presse, il nous sera facile d'échapper, éteignons les lumières, barricadons la porte, faisons silence, il est très possible que la police ne songe pas à fouiller notre retraite. Dans tous les cas, pendant qu'elle essaiera d'enfoncer l'entrée, nous sortirons en silence, sans être vus ni entendus, et si par malheur pour eux, nos persécuteurs pénètrent ici avant que le dernier d'entre nous ait pu s'évader, nous sommes dix bien armés qui nous dévouerons pour nos frères, et au péril de notre vie, protégerons leur fuite.

Volontiers les autres conspirateurs auraient applaudi, mais en ce moment critique, il ne s'agissait pas de donner l'éveil par des bravos, le président fit déranger un tonneau masquant l'issue secrète et former les rangs, femmes en tête, pour éviter le désordre si la fuite devenait nécessaire. Ces mesures prises, les lumières furent éteintes, et l'on attendit.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis, soudain, à l'étage supérieur où causaient bruyamment des cochers et des ouvriers qui buvaient et jouaient sans se douter de la présence des Nihilistes, réunis au-dessous d'eux, il se fit un grand bruit de bottes et de sabres.

Les gendarmes envahissaient le cabaret.

Leur apparition inattendue causa nécessairement une grande émotion parmi les habitués, mais ce désordre ne fut pas de longue durée.

Une voix de stentor se fit entendre qui criait : Quo personne ne bouge de sa place. Gendarmes, empoignez-moi cet homme.

— Quelqu'un des vôtres, dit à voix basse l'étudiant Poulosos à Nil Antonovitch.

— Pis que ça, répondit celui-ci, les gendarmes nous savent près d'eux et c'est Tourasof, le maître du cabaret, qu'ils arrêtent pour se faire conduire ici.

— Crois-tu ?

— J'en suis certain.

— Alors ?

— Les femmes en avant, reprit Antonovitch. sortez une à une, sans bruit, le passage aboutit aux chantiers, il y a là un carrefour, que chacun file de son côté, de l'ordre, pas de tumulte, pas de cohue. Que ceux qui ont des armes se joignent à moi.

(A CONTINUER).

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux pages 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C^{IE},

Boite 1086, B. de P., Montréal.

4, Rue St. Jacques.